

# EXCELSIOR

9<sup>e</sup> Année. — N° 2.725. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Judi  
2  
MAI  
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X<sup>e</sup>)  
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 38 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>is</sup> des Italiens. Tél. : Cent. 80-85  
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

## LES BELLES FENETRES

POEME INEDIT

PAR

EDMOND ROSTAND

Écrit sur un exemplaire de Ronsard, un jour de bombardement.

Mignonne, allons voir si la vitre  
Qui, vibrante comme un élytre,  
Veut dire, elle aussi : « Je tiendrai ! »  
S'orne encore, au bois qui l'encastre,  
D'un papier qu'on découpe en astre  
Ou bien en croix de Saint-André.

Sortons. Avril est dans les arbres.  
L'obus tombe, écornant des marbres ;  
Un enfant ramasse un éclat ;  
Le bruit fait voler des colombes...  
Allons voir Paris sous les bombes,  
Car il faut avoir vu cela.

Madame, un jour vous serez fière  
D'avoir vu ce Paris de guerre  
En vous y promenant à pied.  
Nous dirons, gonflant nos poitrines :  
« C'était du temps que les vitrines  
S'ornaient de choses en papier ! »

Paris s'amuse aux découpures  
Qu'il colle sur ses vitres pures,  
Et Berlin croit Paris tremblant !  
Nous vivons en des temps étranges.  
Allons admirer les losanges  
De ces vitraux sertis de blanc.

De quelles croix, Champs-Élysées,  
Elles se croisent, vos croisées !  
A Paris, tout devient un art :  
On veut préserver sa fenêtre,  
Et cela fait un style naître,  
Décoratif et goguenard !

Regardons. Clignons la paupière.  
Ces bouts de papier dans la pierre  
Deviennent architecturaux.  
Et Gavroche, esprit de la race,  
Dit : « Pourvu que la paperasse  
Reste à jamais sur les carreaux ! »

D'une capricieuse grille  
Chaque boutique se quadrille ;  
Et d'Auteuil jusques au Pont-Neuf,  
Le goût de Paris, qui s'acharne,  
Change en rosace la lucarne,  
En cul-de-lampe l'œil-de-bœuf !

Le long des quais si doux à suture,  
Les carreaux s'illustrent d'un givre  
Que jamais le soleil ne fond.  
Comme un cœur l'est par une idée,  
Chaque vitre est consolidée  
D'un dessin frêle au sens profond.

Ah ! qu'ils sont d'honorables signes,  
Ce souci, malgré tout, des lignes,  
Ce soin, quand même, du décor !  
Les obus tombent de la nue,  
Mais l'élégance continue !  
Paris lance une mode encor !

Grâce au bombardement sévère,  
Le papier fleurit sur le verre.  
Je vous le dis, en vérité :  
Paris, coiffant d'un doigt agile  
Du frivole sur du fragile,  
Nous montre sa solidité !

Ah ! voyez comme en peu d'espace,  
Mignonne, on a, dessus la glace,  
Fait tenir des fleurs, des oiseaux,  
Et mille garnitures nettes  
Que découpent les midinettes  
De leurs ingénieux ciseaux !

Dans cette symbolique flore  
On revoit le génie éclore  
Des vieux métiers de notre sol :  
Le traiteur découpe une treille,  
La bouquetière une corbeille,  
Le luthier une clef de sol.

La modiste à sa clientèle  
Offre un peu de guerre en dentelle.  
— Fuyant les salons et les thés,  
D'aucuns gagnent des coins champêtres...  
Mais, Paris, les belles fenêtres  
Qu'ont pu voir ceux qui sont restés !

Quand Paris aux bombes n'oppose  
Qu'un cristal orné d'une rose,  
Sa grâce est la plus forte. C'est  
Ainsi qu'il faut, devant le monde,  
Qu'à la Bertha de Krupp réponde  
La Mimi Pinson de Musset !

Du papier contre un projectile ?  
Oui. Paris feint d'être futile  
Quand il est le plus sérieux ;  
Et ces bandes qui semblent faites  
Des serpentins d'anciennes fêtes  
Sont des scellés mystérieux !

De grands scellés que nous posâmes  
Sur nos vitres et sur nos âmes !  
L'obus a beau s'évertuer,  
La peur ne pourra les enfreindre !  
— Et depuis quand savons-nous craindre  
Ce qui ne peut que nous tuer ?

Paris, Capitale du charme,  
S'embellit au moment qu'il s'arme !  
C'est là son héroïsme. Et si,  
La pipe aux dents, le casque en tête,  
A Paris l'homme bleu s'arrête,  
Il ne fronce plus le sourcil.

Mais il dit : « Ça vaut le voyage ! »  
Car à travers ce clair treillage  
Renouvelé de Trianon,  
Il a vu sourire, tranquille,  
Le visage de la Grand'Ville  
A la gueule du Gros Canon !

EDMOND ROSTAND.



# LES PERTES DE L'ENNEMI DEVANT YPRES

Elles sont comparables à celles qu'il a subies en 1914, dans son offensive sur l'Yser.

## HEUREUSES OPÉRATIONS LOCALES DES TROUPES ALLIÉES

La journée n'a été marquée que par une lutte violente d'artillerie et des opérations locales, qui nous ont été favorables : à Meteren et à Loere notamment, nos positions ont été notablement améliorées.

L'inaction de l'ennemi s'explique aisément : les pertes qu'il a subies au cours de sa vaine offensive contre le saillant d'Ypres ont été formidables. Durant toute une journée, ses troupes ont été lancées à l'assaut, à découvert, contre des positions retranchées. Ce fut un carnage.

On voit que, malgré les instructions de Ludendorff, les chefs de l'armée allemande sont revenus une fois de plus à leur vieille tactique de l'attaque en masse et à coups d'hommes, qui leur a déjà valu un désastre non loin de là, sur l'Yser. Sans doute, après la prise du mont Kemmel, qu'ils ont célébrée comme une victoire décisive, se croyaient-ils maîtres d'emporter d'un coup le saillant d'Ypres. Ils comptaient sans l'habileté de notre commandement et sans la valeur de nos soldats.

Jean VILLARS.

## LA DERNIÈRE BATAILLE D'YPRES FUT UNE VICTOIRE DES ALLIÉS

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — Le Daily Chronicle écrit :

« Il est clair que les troupes franco-anglaises qui défendaient Ypres ont remporté lundi une victoire très importante.

« Les Allemands s'avancèrent avec succès vers la ville ; une nouvelle avance la leur aurait donnée. C'est pourquoi ils attaquèrent simultanément sur toute l'étendue du saillant. Le nombre des divisions qu'ils ont employées pour cette attaque n'est pas inférieur à 15. Cependant, après un combat qui s'est prolongé tout le jour, et malgré les pertes énormes qu'ils ont subies, ils n'ont obtenu aucun résultat. » (Radio.)

## FÉLICITATIONS DU MARÉCHAL HAIG A LA DEUXIÈME ARMÉE

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — Le maréchal Douglas Haig a adressé le télégramme suivant au commandant de la deuxième armée :

« Prière de transmettre au commandant, aux officiers, sous-officiers et soldats de la

neuvième division mon appréciation de la grande vaillance qu'ils ont déployée, pendant bien des jours, dans les divers combats au nord de la Lys, aussi bien que dans les luttes acharnées pour la hauteur de Wytschaete. »

Des télégrammes analogues de félicitations ont été adressés à la 25<sup>e</sup> division pour sa vaillante contre-attaque du 25 avril au matin, à la 31<sup>e</sup> division pour avoir contenu la poussée ennemie dans une phase critique de la bataille sur la Lys, à la 40<sup>e</sup> division pour son héroïsme au nord d'Armentières, à la 21<sup>e</sup> division pour la part brillante qu'elle a prise dans le combat au nord de la Lys et à la 19<sup>e</sup> division pour sa vaillante conduite au sud d'Arras et dans un récent combat au sud d'Ypres.

## L'INFANTERIE FRANÇAISE

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — Le Daily Mail fait un vibrant éloge de l'infanterie française, qui n'a pas, dit-il, sa pareille.

« Une fois de plus, écrit-il, les Alliés ont contracté envers l'armée française et sa glorieuse infanterie une dette de reconnaissance pour la reprise de Loere et de Hangard.

« Comme aux jours sombres de 1914, elle est venue à notre secours dans un esprit de vraie et loyale camaraderie. Les hommes qui tinrent à Verdun, qui avec nous vainquirent sur la Somme, qui maintenant combattent à nos côtés dans cette grande et terrible bataille pour la défense de la côte, peuvent être tués : ils ne peuvent pas être battus.

« Mais, ce que nous admirons surtout, dans ces hommes si vaillants, si généreux, si oubliés d'eux-mêmes, c'est qu'ils cachent leurs plus nobles actes sous une plaisanterie, tel le général Grossetti refusant de se retirer, parce que, prétendait-il, il était trop gros pour s'enfuir, et tels ses hommes, qui continuaient à tenir pour montrer qu'ils étaient faits du même bois que leur chef. »

## UN TÉLÉGRAMME DU GÉNÉRAL FOCH

New-York, 1<sup>er</sup> mai. — Le général Foch a adressé le télégramme suivant au gouverneur de la « Federal Reserve Bank » :

« Avec une magnifique ardeur, l'Amérique s'est jetée dans la guerre. Ses soldats combattent vaillamment sur notre front. Mais, au-dessus de tout, l'argent est le nerf de la guerre. Je suis convaincu que l'épargne américaine répondra à l'appel de mon pays et apportera son aide, si importante, dans ce combat. » (Radio.)

## COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

13 HEURES. — Une attaque locale, lancée par l'ennemi, hier, contre un de nos postes dans le voisinage de Saint-Julien, a été repoussée par le feu de nos mitrailleuses.

Des postes tenus par l'ennemi dans le secteur de Meteren ont été enlevés par nos troupes pendant la nuit, et nous avons pris quelques prisonniers.

Grâce à une opération de détail exécutée hier soir, les troupes françaises ont amélioré leurs positions dans le voisinage de Loere.

21 H. 30. — L'artillerie ennemie a violemment bombardé, dans la journée, notre arrière-front aux environs de Béthune ainsi que les positions françaises dans le secteur de Loere.

Sur le reste du front, il n'y a rien à signaler, en dehors de l'activité habituelle des deux artilleries.

Pendant le mois de mars, sur le front français, l'armée britannique a fait 1.661 prisonniers, dont 59 officiers, et en avril 5.241 prisonniers, dont 136 officiers. Ces chiffres ne comprennent pas les prisonniers faits par les troupes françaises.

## COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — Actions d'artillerie assez violentes dans la région de Villers-Bretonneux et sur les deux rives de l'Avre.

En Lorraine, nos patrouilles ont fait des prisonniers.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES. — Rien à signaler au cours de la journée, en dehors de bombardements assez vifs dans la région au nord de Montdidier.

A la date du 30 avril, le sous-lieutenant Guérin a abattu son vingtième appareil ennemi.

## LES TROUPES BRITANNIQUES AVANCENT VERS MOSSOUL

LONDRES, 30 avril. — (Communiqué officiel de Mésopotamie). — Nos forces ont progressé au nord de Bagdad en plusieurs colonnes pour une expédition qui a nécessité une préparation longue et détaillée. Elles ont avancé le long de la route de Mossoul par Kirkuk et Kerkuk.

Kirkuk a été pris samedi ; nous y avons fait 40 prisonniers.

Les Turcs, qui ne s'attendaient pas à notre attaque, se sont repliés vivement vers Kirkuk, mais notre cavalerie surpasse une colonne ennemie, la chargea, tua plus de cent hommes, captura 538 prisonniers et un matériel de guerre abondant.

Dimanche, notre cavalerie a forcé la passe de Akshu, au sud-ouest de Tuz Kurmatli. Le

même jour le gros de nos forces atteignit les abords de cette rivière.

Lundi matin, notre cavalerie réussit à se placer entre les communications de l'ennemi, du côté de Tuz. Peu après, notre infanterie marchait contre Tuz Kurmatli, qui tomba bientôt en notre possession. Nous capturâmes dans la ville 300 prisonniers et 5 canons ; un autre canon et du matériel que l'on essayait de sauver en fuyant par la route sont aussi tombés entre nos mains.

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — (Officiel). — Hier, nos troupes, continuant à poursuivre l'ennemi, se sont avancées jusqu'à la rivière de Tuz. Douze nouveaux canons de campagne ont été pris lundi, et le nombre des prisonniers actuellement capturés s'élève à 1.800.

## L'ALLIANCE FRANCO-BRITANNIQUE SERA DURABLE

Lord Derby, le nouvel ambassadeur d'Angleterre, et M. Poincaré l'ont affirmé de nouveau hier.

En audience solennelle, le président de la République a reçu, hier, S. Exc. le comte de Derby, qui lui a remis les lettres d'accréditation en qualité d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de Sa Majesté britannique.

L'introduction des ambassadeurs est allée chercher le comte de Derby à l'ambassade, et la réception de l'Élysée a eu lieu avec le cérémonial d'usage. M. Raymond Poincaré avait à ses côtés M. Pichon, ministre des Affaires étrangères.

Après avoir présenté les lettres de rappel de lord Bertie of Thame, son prédéces-



LORD DERBY A PARIS

seur, et rappela les services que ce diplomate a rendus au cours de sa longue carrière, le comte de Derby a prononcé les paroles suivantes :

« Lorsque mon prédécesseur inaugura les hautes fonctions d'ambassadeur auprès du gouvernement de la République française, un accord parfait existait déjà entre les deux pays. Je lui succède au moment où cet accord a fait place à une alliance intime et cordiale, cimentée à tout jamais par le sang que les deux nations ont répandu sur les mêmes champs de bataille, pour la défense de la liberté et de la justice.

« Une meilleure occasion ne pouvait s'offrir pour vous dire avec quelle admiration émue le pays que je représente contemple les hauts faits d'armes des nobles et valeureux soldats de France.

« Je puis vous assurer, monsieur le président, que les sentiments qui ont déterminé en 1914 l'entrée en guerre de l'Empire britannique sont aussi vivaces qu'au début et que la même détermination y existe à l'heure actuelle de ne rien épargner pour assurer la victoire d'où sortira une paix durable.

« La diplomatie est pour moi un nouveau champ d'activité. J'ose espérer cependant que malgré cela, et peut-être même à cause de cela, je pourrai compter d'autant plus sur votre généreux concours et sur celui du gouvernement de la République pour atteindre le but que je me propose.

« Ce but, monsieur le président, c'est non seulement de préserver et même d'augmenter les liens de loyauté et d'affection mutuelles qui unissent si heureusement les citoyens de la France et les sujets de mon souverain, mais de faire en sorte que cette alliance étroite de nos peuples se prolonge au delà des combats soutenus en commun, pendant la paix de l'avenir qui couronnera le triomphe de nos armes.

Le président de la République, dans sa réponse, a évoqué le rôle de lord Bertie, rôle dont il s'est acquitté avec éclat et que le comte de Derby continuera dans le même esprit et avec le même cœur. M. Poincaré a ajouté :

« Vous dites trop modestement que la diplomatie est pour vous un champ nouveau d'activité ; mais mieux que personne vous connaissez les grandes questions politiques et militaires ; vous occupez, hier encore, un poste éminent dans le gouvernement britannique ; vous étiez tout qualifié pour représenter en France la grande nation alliée.

« Vous vous emploierez, d'abord, à maintenir entre elle et nous cette étroite et féconde collaboration qui a pour garantie, non seulement, sur le front, l'unité de direction stratégique et de commandement, mais, à l'intérieur, la volonté commune de faire la guerre totale et de supporter également jusqu'à l'heure de la victoire les sacrifices nécessaires.

« Puis, un jour viendra où vous poursuivrez dans le calme de la paix reconquise une mission commencée en des jours tragiques. La Grande-Bretagne et la France recueilleront alors les fruits qu'auront mûris leur patience et leur courage. « Pendant plusieurs années d'épreuves et d'exploits quotidiens, vos vaillants soldats et les nôtres auront vécu ensemble, côte à côte, eux et leurs alliés, dans les campagnes des Flandres, de la Picardie, de la Champagne et de la Lorraine. Ce ne sont pas des armées de métier ou des troupes mercenaires qui se seront trouvées accidentellement rapprochées en une coalition artificielle.

« Ce sont — fait nouveau dans l'histoire de l'humanité — des peuples entiers qui, librement levés pour la défense d'une même cause, auront longuement mêlé leurs pensées, uni leurs espérances, confondu leurs sorts. Comment ces luttes héroïques, soutenues pour le triomphe d'un idéal commun, ne prolongeraient-elles pas leur influence salutaire sur l'avenir de la France et de la Grande-Bretagne ?

« Vous savez, je n'en doute pas, monsieur l'ambassadeur, que le moment venu, les bienfaisantes conséquences de ces grands événements, qui auront à jamais scellé l'amitié des deux nations, et le gouvernement de la République se félicitera de pouvoir rechercher avec vous, au profit de l'une et de l'autre, dans leur alliance indissoluble, des sources nouvelles d'énergie et de prospérité. »

## LA VIE INTELLECTUELLE DE LA FRANCE

M. Chesneau, directeur de l'Ecole des Mines, nous fait connaître le nouveau plan d'études qui sera suivi après la guerre.

M. Chesneau, directeur de l'Ecole des Mines, a bien voulu nous accueillir hier :

« Tous nos élèves sans exception, nous dit-il, furent mobilisés, et les pertes que nous eûmes à subir furent élevées. Il importait de les combler afin d'assurer, dès maintenant, et pour l'avenir, le développement de nos industries chimiques et métallurgiques.

« Dans ce but, nous nous sommes préoccupés de faciliter la sortie rapide des élèves qui ont commencé leurs études avant la guerre et, d'autre part, d'assurer l'exécution la plus rapide des concours actuels et de ceux qui suivront la fin des hostilités, pendant toute la période où l'industrie aura à reconstituer, et même à accroître, les cadres de ses ingénieurs.

« D'ailleurs, la valeur de nos ingénieurs n'en sera d'aucune sorte diminuée. Nous allons pouvoir leur offrir des laboratoires nouveaux et parfaitement installés.

« Ils sont en voie d'être réalisés. Le projet était à l'étude dès avant la guerre. Nos laboratoires nouveaux d'électricité et de mécanique vont être prêts. Ils sont prêts. Nous posséderons ainsi des tables de travail plus nombreuses. Nous pourrions, par suite, doubler le nombre de nos élèves et leur faire parcourir, dans un temps moindre, le même cycle de travaux que par le passé.

« Voici donc, dans ses grandes lignes, le plan que nous adoptons pour le régime provisoire des études. Il s'applique à la période que je vous ai dite : en premier lieu, légère contraction des cours, réduisant à peine le nombre des leçons, mais laissant les travaux pratiques aussi complets que par le passé. D'autre part, raccourcissement, par la force des choses, des voyages d'instruction de nos élèves.

« On peut admettre comme assuré que nos sessions scolaires seront, y compris les voyages d'études, de sept mois environ. Ceux qui n'ont pas encore commencé leurs études verront, de l'entrée à la sortie de l'école avec leur diplôme, s'écouler vingt-deux mois. En temps ordinaire, les élèves entraient à l'école le 1<sup>er</sup> novembre pour en sortir vers le 15 juin de la troisième année. Cela représentait donc trente et un mois, réduits désormais à vingt-deux.

« Les études ont-elles été tout à fait interrompues ?

« En principe, l'Ecole des Mines est fermée depuis le début de la guerre, tous ses élèves ayant été mobilisés. Mais nous venons de faire une rentrée partielle pour un petit groupe d'élèves ayant à faire leur troisième année et qui se trouvent exemptés, réformés ou en convalescence à Paris.

« Cet essai d'« études accélérées » a donné les résultats les plus satisfaisants, qui ont dépassé nos espérances et celles de nos élèves eux-mêmes.

« Car vous imaginez bien quelle est, au front, la préoccupation de ces jeunes esprits absorbés par d'autres devoirs : « Je ne fais plus rien. Remontrai-je le courant ? Comment m'y remettrai-je ? Ces questions combien de fois ne les ai-je pas entendues ? Et je peux désormais leur répondre à tous, et je suis heureux de le faire par la voie d'Excelsior, qu'ils n'ont aucune inquiétude à avoir, pas plus que je n'en ai moi-même à leur sujet. Qu'ils ne songent, pour l'instant, qu'à la défense du pays ! Quand ils reviendront, ils auront vite fait de reprendre l'ambiance scientifique ou, plutôt, elle aura vite fait de les reprendre.

« Enfin, pour réparer nos pertes, nous admettrons des promotions plus considérables que par le passé. Nos maximums de promotions étaient de 60 élèves. Pendant trois ou quatre années, nous élèverons ce chiffre à 100. Cela constituera un élément de grande activité scientifique et j'ai, en outre, la preuve d'un essor considérable dans le sens économique par le désir manifesté par nos élèves de s'orienter vers les industries appelées au plus grand développement, telles que les industries chimiques et métallurgiques. Etant donné l'état d'esprit des générations sorties de la guerre, on peut prévoir un entrain et une émulation qui n'existaient point autrefois. Il y a encore le stimulant de la vie matérielle dont on doit tenir compte.

« Il est évident que la lutte va être engagée avec l'Allemagne sur le terrain économique. Elle sera sérieuse et difficile. Je compte que notre travail, notre persévérance, et, surtout, notre volonté de ne pas laisser les Allemands s'introduire chez nous comme par le passé, permettront à la France industrielle de prendre enfin une place prépondérante. »

Henri SIMON.

## L'AFFAIRE DU "BONNET ROUGE" EN JUSTICE

La 3<sup>e</sup> audience dura près de 7 heures. Marion, Joucla, Goldsky et Landau ont été entendus.

Près de sept heures d'audience : tel est le bilan d'hier. Elles n'ont pas suffi à épuiser les interrogatoires — les plaidoyers, veux-je dire — car chaque interrogatoire n'est qu'un long monologue.

Tout d'abord Marion s'explique sur les fameux documents secrets de Salonique qu'il fit taper par sa dactylographe.

Rien de plus simple selon lui. Almeréya lui expliqua qu'il comptait se servir de ces documents pour faire une campagne en faveur de Sarraïl et de l'armée de Salonique, et qu'il tenait à ce qu'ils restassent secrets pour que sa campagne ne fût pas brûlée. A cela il ne vit nul inconvénient.

« Le troublant, observe le colonel, est que, le lendemain, vous êtes avec Almeréya parti pour l'Espagne.

« C'était uniquement, riposte Marion, pour fonder un journal sportif.

Joucla, qui lui succède, partit, lui aussi, pour Barcelone, où il se rendit au consulat d'Allemagne, ce qui lui valut d'être inculpé d'intelligences avec l'ennemi.

Au moment de partir pour Barcelone dans un but purement commercial, il fut chargé par Duval de prendre des renseignements sur les différents journaux, et notamment la germanophile *Vérité*. Et le voilà qui ne trouve rien de mieux que d'aller chercher ses renseignements au consulat d'Allemagne... Là, dit-il, est tout son crime. Pour ce reportage, Duval lui avait remis 300 francs.

« Mettez d'un côté, s'écrit-il, le crime d'intelligences avec l'ennemi, de l'autre 300 francs : quel est le Français qui, pour 300 francs, vendrait son honneur et sa patrie ? Je suis allé au consulat d'Allemagne comme je serais allé à l'assaut d'une tranchée, non le porte-monnaie ouvert, mais le cœur fermé.

Voilà qui est dit !... Et Duval vient à la rescousse :

« Si j'avais eu des intelligences avec l'ennemi, quel besoin aurais-je eu de faire, par Joucla, chercher l'adresse d'un journal boche ? En vérité, en certaines occasions, vous me faites trop bête !

Goldsky, qui fut secrétaire de rédaction du *Bonnet Rouge* et critique militaire sous la signature « Général N... », explique que comme secrétaire il n'avait à s'occuper que de la cuisine, non de la politique du journal. Quant à la rubrique militaire, la signature servait également à Almeréya et autres, si bien que la contradiction était flagrante et que par patriotisme il finit par se retirer.

Quant à la présentation de Duval à Leymarie, s'il s'y prêta, c'est qu'il ignorait les relations exactes de Duval et de Marx.

« Si j'avais su aussi attaché à Marx, dit-il, je lui aurais dit nettement : « Il me semble qu'il y a quelque chose qui dépasse la loi. On ne peut être à la fois journaliste français et représentant de Marx. »

Pas plus que lui, Landau ne connaissait les relations exactes de Duval, qu'il rencontra à peine trois fois au *Bonnet Rouge*.

M. MONET. — Ce qui ne vous a pas empêché de l'emmener à Mamers, chez M. Gaillaux.

A quoi Landau réplique que Goldsky venait exposer à M. Gaillaux le programme futur de la *Tranchée Républicaine*, cependant que lui-même voulait présenter au président sa future femme : au dernier moment, Goldsky amena Duval et Marion.

C'est exact, confirme Goldsky, je voulais montrer à M. Gaillaux que j'avais des répondants.

Enfin, Landau expose que s'il présenta Duval à M. Leymarie, c'était pour rassurer celui-ci sur la politique du *Bonnet Rouge*. Il ne fut point question de passeport.

Mais, Landau se trouvant indisposé, l'audience est levée. Il est d'ailleurs 7 heures.

## LE TIR DE LA "GROSSE BERTHA"

Le bombardement de la région parisienne par pièce à longue portée a repris hier matin.

Il y a trois femmes légèrement blessées. Hier, le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, a visité les divers points de la région parisienne plus particulièrement atteints par les derniers bombardements.

Il s'est entretenu avec les autorités locales et les a priées de vivement féliciter leurs administrés du calme et du sang-froid dont ils ont fait preuve.

## LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER

Commerces, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

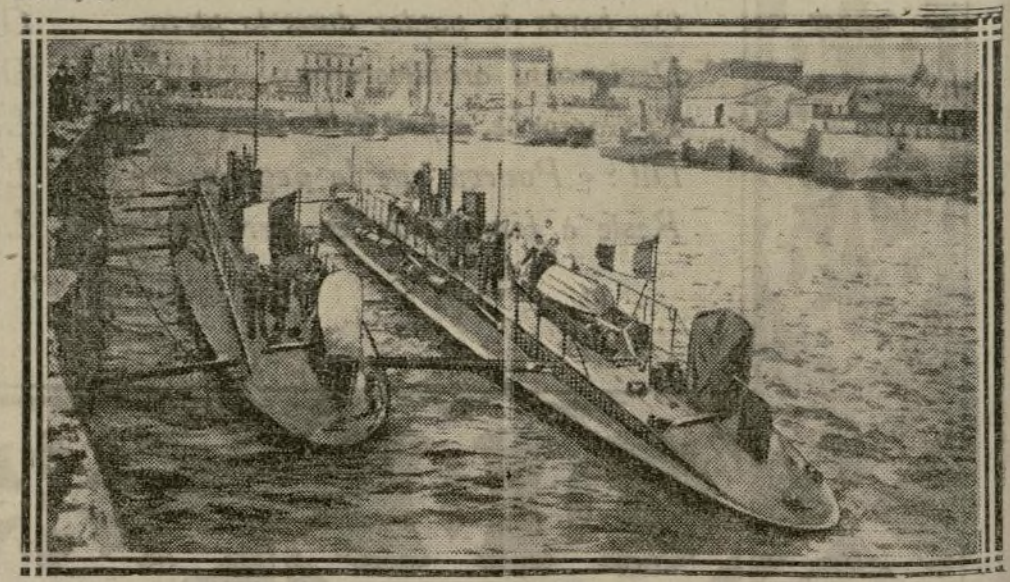
## UN SOUS-MARIN FRANÇAIS COULÉ DANS UN ABORDAGE

Le Havre, 1<sup>er</sup> mai. — Le sous-marin *Praïrial* a été abordé et coulé avant-hier soir, à la sortie du port du Havre, près de la bouée à sifflet, par un quatre-mâts.

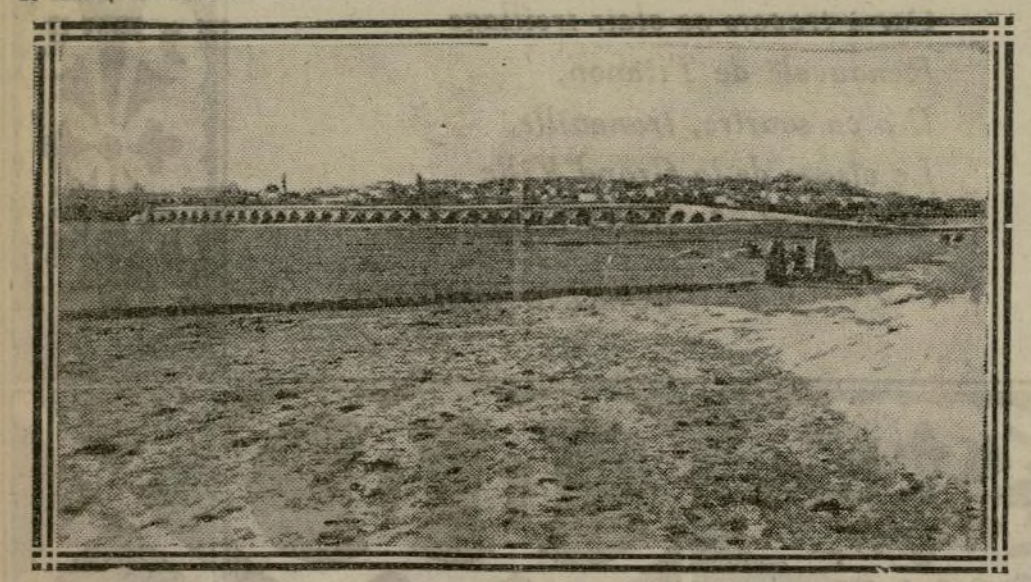
Les survivants ont été ramenés au Havre. Avant la guerre, le *Praïrial* avait été déjà coulé devant Calais, dans des circonstances identiques.

On nous communique à ce sujet la note suivante :

A la suite de l'abordage par un bâtiment de commerce, le sous-marin *Praïrial* a été coulé. Des secours ont été immédiatement apportés et une partie de l'équipage a pu être sauvée.



LE SOUS-MARIN "PRAÏRIAL", A DROITE, COULÉ A LA SUITE D'UN ABORDAGE



LE GRAND PONT DE MOSSOUL, SUR LE TIGRE. AU FOND, ON VOIT LA VILLE



LES CONTES D'EXCELSIOR

# BOUNE

PAR GEORGES DOCQUOIS

Mme Clognet dépensait sa vie dans une lutte constante contre la poussière. Son gendre la taquinait là-dessus, à tout bout de champ.

— Ce n'est pas la peine, allez ! lui disait-il, vous n'en viendrez jamais à bout.

— De quoi, s'il vous plaît ?

— De la poussière, donc ! Vous savez bien que c'est elle qui finira par vous avoir.

— Pourquoi ça ?

— Parce que *memento quia pulvis es et in cinerem reverteris* ! C'est écrit, belle-maman : vous retournerez en poussière !

Cette idée hantait Mme Clognet, la possédait. Elle en cauchemardait. Elle se voyait, au tombeau, réduite en poudre et ressuscitant pour se balayer soi-même !...

Toutes les fois qu'elle allait chez sa fille, elle passait ses doigts sur les meubles et, régulièrement, se les y souillait.

— Ta femme de ménage n'essuie donc pas ?

— Si, maman... mais, tu sais, dans un atelier, et la fenêtre ouverte... Quand arrive midi, tout serait à recommencer !

— Je ne t'en empêche pas !

— Merci de la permission !

— Oui, sois donc désagréable !

Là-dessus, Roger rentrait :

— Qu'y a-t-il encore, voyons ?

— C'est plein de poussière, chez vous !

— Bah ! ça fait de jolis reflets bleus.

Mme Clognet secouait ses épaules, un peu rageusement.

\*\*\*

Et puis, il y avait un autre sujet de discussion : c'était Boune, la petite chatte adonnée du jeune peintre.

— Pas d'animaux dans un appartement parisien ! déclarait Mme Clognet. Ça fait de la saleté.

— Pardon ! Celle-ci est propre : elle a son plat tout exprès, et qu'elle connaît bien, pour ce que, par respect pour vous, je n'oserais dire...

— Parlez-en ! Et toute la sciure qu'elle « esplingue » aux alentours ?

— Dame ! elle fait le geste atavique : pour recouvrir, elle gratte !

— Et puis elle griffe et elle mord aussi ! C'est une méchante bête.

— Je l'idolâtre.

— Quand ça ne serait que pour me faire enrager !

\*\*\*

Or, voilà qu'il se mit à pleuvoir des obus sur Paris.

Mme Clognet manda ses enfants.

— Vous êtes au nord-est : ça peut vous arriver dessus de plein fouet ; tandis que dans mon quartier, rien à craindre... Si vous ne voulez pas que je périsse d'angoisse, vous allez vous installer ici à demeure, jusqu'à nouvel ordre.

— Entendu, dit Roger. Le temps d'aller chercher Boune...

— Ah ! mais, non ! Je ne veux pas de votre Boune ! Elle mettrait de son plat partout sur les parquets ! Merci bien ! Et puis c'est une trop méchante bête.

— On ne peut, pourtant, pas la laisser crever !

— Votre concubine la nourrit.

— Boune n'accepte rien que de ma main.

— C'est de la prétention, ça, mon garçon.

Bref, Mme Clognet n'entendit pas raison ; et les enfants s'installèrent chez elle ; car, sur ce chapitre, elle fut irrédutable.

Mais, dès le premier soir, Antoinette s'inquiéta de la chatte.

— Ne t'en fais pas, dit Roger : c'est arrangé.

— Elle ne manquera de rien ?

— De rien du tout.

Les obus continuaient à pleuvoir sur Paris. Il y avait toujours des gens pour vous réciter les points de chute. Cela tombait plus ou moins près du logis déserté. Une vilaine fois, un de ces artilleurs de la toie de l'immeuble tout voisin de celui des enfants.

— Mon Dieu ! s'écriait Antoinette. Et Boune ?

— Ne t'en fais pas, rétorquait Roger.

\*\*\*

Un matin, la mère et la fille, comme à l'ordinaire, étaient allées aux provisions. Quand elles revinrent, il y avait un service d'ordre devant la maison : un obus venait d'éclater dans l'appartement même de Mme Clognet. Tout était en morceaux dans le salon, que Roger avait adopté à cause de sa belle lumière. Au moment de la sortie de ces dames, il était là, au travail.

Antoinette crut devenir folle ; Mme Clognet aussi.

— Mais que se passe-t-il ? dit quelqu'un. Prodiges exquis ! C'était Roger ! Comme chaque matin, sans s'en vanter, il était allé ravitailler sa chatte, sous les obus.

Il sauta au cou de Mme Clognet.

— Ah ! sans vous, belle-maman !...

Mais cette femme lucide, aussitôt, déclara :

— Nous allons, de ce pas, nous fixer à Versailles. Et nous emmenons Boune, bien entendu !

— Je cours la chercher, dit Roger.

— Non, c'est moi !

Et, tout de suite, Mme Clognet partit, murmurant :

— Ah ! la bonne bête ! Ah ! la bonne bête !

Georges DOCQUOIS.

AVENDRE 16 DOUBLES PORTES CAPITONNÉES avec leurs ferrures, en très bon état. Ecrire : M. Segond, 30, rue d'Enghien, Paris.

# DERNIÈRE HEURE

## NOS CHASSEURS ALPINS À NEW-YORK

Une foule de plusieurs centaines de milliers de spectateurs enthousiastes les acclame.

NEW-YORK, 1<sup>er</sup> mai. — Des scènes qui rappellent celles qui marquèrent la mémorable visite du maréchal Joffre et de M. Vianin se sont produites cet après-midi à New-York, lorsque, à 14 heures, le piquet de chasseurs alpins envoyé de France fit son entrée solennelle à New-York.

Une foule de plusieurs centaines de milliers de spectateurs prévenus dès le matin par les journaux s'écrasait littéralement dans la Cité et sur la place des « Park Row », près de l'hôtel de ville. Des spectateurs étaient juchés sur tous les monuments. Des serpents étaient lancés du haut des « sky scrapers » et, quand les alpins apparurent, encadrés dans un bataillon de fantassins américains, un enthousiasme délirant s'empara de la foule. Malgré les précautions sérieuses prises par la police, les barrages furent emportés, et les alpins durent littéralement s'ouvrir un chemin à travers la foule qui voulait les porter en triomphe.

C'est entouré d'officiers de la mission militaire française que le général X... présenta les chasseurs au maire, M. Hylan, au nom de M. Tardieu, haut commissaire de France.

Après une éloquente allocution du maire, le cortège se reforma et se rendit par les grandes artères de la ville à la caserne affectée aux chasseurs.

[Rappelons que M. André Tardieu, après un stage au G. Q. G., fut affecté, sur sa demande, au 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs dont il commanda la 7<sup>e</sup> compagnie devant l'ennemi, aux Eparges notamment.]

## On prévoit une scission dans le parti socialiste officiel italien

ROME, 1<sup>er</sup> mai. — Dans les cercles politiques, on suit avec intérêt des divergences de vues qui se manifestent au sein du parti socialiste officiel, et l'on commente les articles de l'« Avanti », dirigés contre MM. Turati, Trossi et Modigliani, qui prit part aux conférences de Zimmerwald et de Kienthal. Ces polémiques prouvent qu'un conflit irréparable va naître entre les maximalistes de la direction et les élus du parti, y compris ceux qui appartiennent à la tendance la plus avancée.

On pense généralement qu'une scission est presque inévitable.

## Les socialistes remportent un important succès au Grand Conseil suisse

ROME, 1<sup>er</sup> mai. — Le parti socialiste a infligé une véritable défaite au parti bourgeois, dimanche dernier, à l'occasion du renouvellement du Grand Conseil suisse.

Le Grand Conseil comprenait 160 radicaux, 47 conservateurs, 17 socialistes. Ceux-ci ont déjà acquis à l'heure présente 35 sièges : de nombreux ballottages en outre semblent en leur faveur.

## Une délégation américaine va arriver à Paris

Une délégation économique américaine, la « Labour mission », arrivera incessamment à Paris. Elle vient d'Angleterre, où le gouvernement lui a fait un accueil des plus cordiaux, et restera une dizaine de jours en France.

Le but de cette délégation est de porter au peuple français l'expression de l'admiration de l'Amérique et de son parfait dévouement à la grande cause pour laquelle elle lutte le monde civilisé.

Elle pourra en même temps se rendre compte de la grandeur de l'effort militaire français et de la préparation de l'après-guerre.

La mission comprend des personnalités fort connues en Amérique et appartenant à toutes les industries, au commerce, au journalisme, etc. Parmi ses membres se trouvent même des délégués de la « Labour Federation » qui ont les plus larges pouvoirs pour traiter avec les travailleurs de France. La mission restera quelques jours à Paris, où elle sera reçue par le président du Conseil, le maréchal Joffre, MM. Loucheur, ministre de l'Armement, et Claveille, ministre des Travaux publics et des Transports, etc. Elle occupera le temps qui lui restera à visiter les monuments de Paris, sans oublier l'église où le canon allemand a fait tant de victimes.

La mission se rendra ensuite sur le front, pour visiter Reims et Verdun. Elle poursuivra après vers Lyon, Grenoble, Saint-Etienne, etc., pour y visiter les grands centres industriels.

## Navires anglais coulés

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — OFFICIEL. — Le navire britannique Cowslip a été torpillé et coulé le 25 avril. Cinq officiers et un homme ont disparu. Un torpilleur a également coulé le 25 avril. Un officier et douze hommes manquent.

## LE CONFLIT ENTRE LA HOLLANDE ET L'ALLEMAGNE N'EST PAS ENCORE TERMINÉ

Mais on croit que le gouvernement de La Haye fera des concessions compatibles avec les désirs de l'Entente.

AMSTERDAM, 1<sup>er</sup> mai. — On ne sait encore rien sur la tournure que prennent les négociations avec l'Allemagne. Toutes sortes de rumeurs continuent de circuler.

On a toutefois le sentiment que la Hollande fera sur la question des sables et des graviers des concessions compatibles avec les désirs de l'Entente. (Radio.)

## UNE LETTRE AUTOGRAPHE DE LA REINE DE HOLLANDE A GUILLAUME II

AMSTERDAM, 1<sup>er</sup> mai. — Le correspondant à la Haye du *Dusseldorfer Nachrichten* apprend que le ministre de Hollande à Berlin, le baron Gevers, qui est retourné à Berlin venant de La Haye dimanche, était porteur d'une lettre autographe de la reine au kaiser. (Havas.)

## LA NOTE BRITANNIQUE

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — La note britannique, en réponse à la dernière note hollandaise relativement à la réquisition des navires hollandais, donne un aperçu détaillé des négociations longues et vaines faites en vue d'arriver à un arrangement amiable, et montre comment le *modus vivendi* auquel on était arrivé enfin a échoué à cause de l'opposition de l'Allemagne.

La note conclut en exprimant que les explications données écartent tous les malentendus auprès du gouvernement et du peuple hollandais.

## Deux avions allemands abattus sur le front belge

OFFICIEL BELGE. — Il résulte de nouveaux renseignements que deux avions allemands ont été abattus par nos avions au cours du combat aérien du 25 avril.

## L'accord franco-allemand et la Suisse

BERNE, 1<sup>er</sup> mai. — Bien que les accords relatifs aux prisonniers de guerre et prisonniers civils qui ont fait l'objet de la conférence franco-allemande réunie à Berne du 2 au 26 avril soient soumis à la ratification des gouvernements intéressés et ne puissent encore être considérés comme définitifs, il paraît opportun de préciser les résultats essentiels des négociations, les plus importantes par leurs effets et leur nouveauté qui, depuis le début des hostilités, soient intervenues entre belligérants dans le domaine humanitaire.

Dans les récents pourparlers à Berne a été traitée la question du rapatriement et de l'internement des prisonniers de guerre valides et celle de la libération et du rapatriement des civils, le régime des camps, l'alimentation des prisonniers, l'adoucissement des peines judiciaires et l'exécution des populations des territoires occupés.

Le gouvernement fédéral, qui a eu le privilège de préparer et de présider les conférences instamment désirées par le Comité international de la Croix-Rouge, applaudit à leur succès. — (Havas.)

## Contre la spéculation

M. Deis, juge d'instruction, a inculpé de hausse illicite sur la viande deux marchands de bestiaux, M. Emile Puissant, à Dangu (Eure), et M. Gabriel Bland, à Saint-Nom (Deux-Sèvres).

D'autre part, M. Guichardon, juge d'instruction, vient de renvoyer devant le tribunal correctionnel, pour hausse illicite sur le charbon, M. Durvost, marchand, 155, quai d'Issy, à Issy-les-Moulineaux, et pour hausse illicite sur les pommes de terre, Mme Gleuot et M. Leroux, marchands en gros, 15, rue Falguière.

## L'exode des petits Parisiens

Nos écoles et les délégués des Œuvres qui s'intéressent aux petits Parisiens se sont mis d'accord, hier, dans une réunion tenue à l'hôtel de Ville.

Les œuvres qui présentent toutes garanties voulues seront admises à organiser, concurremment avec les Caisses des écoles, des colonies de vacances.

La Ville et le Département accorderont une allocation de 30 francs par mois, les familles — ou les œuvres — fournissant les 30 francs complémentaires.

Une sous-commission, qui s'ajointra une déléguée de la Croix-Rouge américaine, a été chargée de s'occuper du transport des enfants malades.

Le départ des 500 enfants auxquels la Ville de Lyon a offert l'hospitalité aura lieu prochainement. Chaque quartier de Paris sera représenté dans la colonie lyonnaise par un certain nombre d'enfants.

## LA SITUATION POLITIQUE EN AUTRICHE

M. Weyerlé ne constituera le cabinet qu'après avoir conclu un compromis avec le comte Tisza.

BERNE, 1<sup>er</sup> mai. — D'après les journaux du 30, M. Weyerlé aurait l'intention de ne présenter à l'empereur une proposition en vue de la formation d'un cabinet que lorsqu'il sera arrivé avec le comte Tisza à un compromis sur la réforme électorale.

Ces pourparlers se poursuivent entre les deux hommes d'Etat.

Le comte Jules Andrássy, dont on connaît l'irritation causée par l'arrivée au pouvoir du baron Burian, commente, dans la *Nouvelle Presse Libre*, la situation politique en Hongrie.

La crise parlementaire est pour lui d'importance secondaire ; ce qui est dangereux, c'est l'état moral du pays. Une dissolution de la Chambre des députés ne pourrait que rendre plus aiguë cette crise ; il faut à tout prix arriver à ce que la majorité adopte le projet de réforme électorale élaboré par le cabinet Weyerlé ; c'est à ce prix seulement qu'on pourra arriver à une réconciliation entre la majorité du peuple et la majorité parlementaire. Un revirement dans l'orientation du gouvernement au sujet des promesses qui ont été faites au peuple aurait un effet désastreux sur l'esprit des masses. Il serait impossible de persuader à celles-ci qu'on n'a pas cherché à les duper.

## 470 avions allemands descendus par les Alliés au cours du mois d'avril

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — Cinq cent quatre-vingt-trois avions ont été descendus sur tous les fronts au cours du mois d'avril. De ceux-ci 470 ont été descendus par les Alliés, 113 seulement par l'ennemi.

Plus de la moitié de ceux abattus par les Alliés, soit 286, ont été descendus par les mitrailleuses des pilotes britanniques, les feux d'infanterie et les défenses antiaériennes sur le front occidental.

Nos pilotes ont détruit 171 avions allemands au cours de duels aériens et en ont forcé 91 à atterrir endommagés, 23 avions ont été abattus par les feux des canons, 3 sont tombés dans nos lignes. Enfin un grand avion de bombardement ennemi a atterri intact derrière nos lignes.

Les Français ont 133 avions ennemis à leur crédit sur le front occidental, 79 détruits et 50 contraints d'atterrir endommagés, 10 descendus par le feu de l'artillerie. Les aviateurs belges ont enregistré deux victoires sur l'ennemi. Les aviateurs britanniques sur le front italien ont très bien travaillé, détruisant 13 machines ennemies, en forçant trois à atterrir désarmées, tandis que les artilleurs en ont descendu une, soit 22 en tout sans en perdre une seule.

Depuis leur arrivée en Italie, en novembre 1917, les pilotes et canonniers britanniques ont détruit 101 machines, tandis qu'ils n'en ont perdu que 10. Les aviateurs italiens ont descendu 11 machines ennemies. (Havas.)

## La réforme électorale à la Chambre prussienne

BALE, 1<sup>er</sup> mai. — La Chambre des députés de Prusse a continué, aujourd'hui, le débat sur la question de la réforme électorale.

Le député national-libéral Lohmann, au nom d'une importante fraction de son parti, a exposé le mécanisme d'un projet déjà ancien et qui accorde, en principe, une voix à tout électeur, plus une voix supplémentaire à quiconque occupe, à partir de 25 ans et depuis au moins un an, une situation indépendante dans le commerce, dans l'industrie, dans les professions libérales, ou est depuis plus de dix ans au service de l'Etat, de l'Empire, des communes, de l'Eglise, des écoles, ou qui, depuis plus de dix ans, à partir de 28 ans, fait partie du notariat, de la magistrature, du barreau, d'une administration, soit à titre honorifique, soit qu'il en fasse sa profession, enfin à quiconque à partir de 25 ans est depuis plus de dix ans placé comme ouvrier ou employé.

M. Brevs, ministre de l'Intérieur, répondant à l'orateur, s'est exprimé ainsi :

— La motion Lohmann est inacceptable pour le gouvernement, parce qu'elle a encore un caractère ploutocratique. Dans les marches orientales, le germanisme progressera tout aussi bien avec le droit électoral direct. — (Havas.)

## Les instructions en cours

Poursuivant son instruction de l'affaire Caillaux, le capitaine Bouchardon a entendu, hier, M. Paul Aubry, agent de change, qui lui a fourni des renseignements sur des faits d'ordre financier ; M. Pontremoli, architecte du gouvernement, et M. Sébille, commissaire de la Sûreté générale.

Le lieutenant Jousselin a longuement interrogé, hier matin, l'ancien avoué Desouches, inculpé d'intelligences et de commerce avec l'ennemi. Dans l'après-midi, il a entendu deux témoins au sujet de la vente du Journal.

## LE PRIX DE LA VIE AUGMENTE EXCESSIVEMENT

On peut résoudre le problème par une répression de la spéculation et par l'amélioration des moyens de transport.

A maintes reprises, *Excelsior* a publié le résultat d'enquêtes sur le problème de la vie chère. Tout récemment encore, nous signalions le défaut de scrupules de certains commerçants qui, ne se sentant réprimés par aucun frein, n'ont pas hésité à réaliser des bénéfices scandaleux au détriment du consommateur.

Nous nous sommes efforcé aujourd'hui de rapprocher les prix de vente actuels de ceux pratiqués en 1913.

Les cours inscrits dans le tableau comparatif ci-dessous sont les cours moyens relevés sur les statistiques officielles des Halles centrales. Ils s'entendent par kilo.

	1913	1914	1915	1916	1917	1 <sup>er</sup> mai
Mouton (carre) Fr.	3.30	3.50	3.85	4.30	5.16	7.30
Mouton (sigol)...	2.32	2.45	2.75	3.45	4.82	6.30
Veau (pau) et cuisiné...	2.05	2.08	2.34	2.85	3.96	5.20
Boeuf (aloyau)...	1.94	2.09	2.69	2.91	3.92	5.50
Boeuf (quartier de derrière)...	1.30	1.55	1.92	2.04	2.82	4.70
Porc (filet)...	1.92	1.80	2.40	3.36	4.66	6.90
Lapin...	1.72	1.81	2.31	2.73	3.78	4.80
Canard...	0.75	0.90	1.74	2.49	4.41	4.50
Concre...	0.87	0.70	1.07	1.50	2.10	2.40
Merlan...	0.60	0.65	1.05	1.28	2.04	3.00
Rais...	0.54	0.60	0.86	1.20	1.55	2.15

Ces exemples, choisis au hasard, pourraient s'étendre à toutes les denrées. On constaterait non sans une certaine émotion que les poulets étaient cotés, hier matin, au pavillon des Halles centrales, de 10 à 12 fr. le kilo : la sole, 6 fr. 50 ; le saumon, 15 fr. 50 ; la crevette grise, 2 fr. 50 ; la crevette rose, 19 fr. ; le beurre de table, de 8 fr. 40 à 9 fr. 20 ; les œufs, de 0 fr. 22 à 0 fr. 30 la pièce. Or, en 1913, le beurre des Charentes et du Poitou, qui atteint actuellement les prix les plus élevés, était coté 4 fr. 05 le kilo ; et les œufs valaient de 1 fr. 50 à 2 fr. la douzaine.

Il va sans dire que ces cours, qui sont des cours de gros, subissent une hausse considérable de la part des détaillants — très fréquemment, une majoration de 100 0/0.

A quelles raisons attribuer cette hausse considérable sur toutes les denrées ? Y aurait-il manque d'arrivages ? Non. Vienne, volaille, poisson, beurre, œufs, etc... sont en abondance.

C'est ainsi qu'il est arrivé, hier matin, rien que sur le carreau des Halles, 24.062 kilos de beurre ; 38.793 kilos d'œufs ; 69.400 kilos de viande et 127.195 kilos de viande de boucherie. Tous les pavillons sont copieusement approvisionnés.

Mais lorsque les denrées pénètrent sur le marché parisien, elles sont déjà grevées de charges extraordinaires, ayant pour point de départ les bénéfices considérables réalisés par les intermédiaires.

En outre, certaines marchandises ont à souffrir de la crise des transports. Les oranges, par exemple, atteignent des prix inabordablement élevés : on demande couramment 0 fr. 50 d'une modeste « sanguine ». Quant aux bananes de moyenne grosseur et à peine mûres, elles sont cotées 0 fr. 50 et 0 fr. 60 la pièce. On prétend qu'elles sont rares. Il y en a, au contraire, beaucoup. Mais, à l'instar du tabac, elles attendent sur les quais de nos colonies que des bateaux puissent les embarquer.

## Les remèdes à y apporter

Ils apparaissent nettement : 1<sup>o</sup> poursuivre impitoyablement la spéculation ; 2<sup>o</sup> prendre, dès que possible, toutes mesures utiles pour que, sans qu'il soit porté atteinte aux besoins de la défense nationale, des moyens de transport par eau ou par voie ferrée soient mis à la disposition des expéditeurs.

La solution du problème de la vie chère dépend donc à la fois et du ministère des Ravitaillement général, et du ministère des Travaux publics et Transports.

## Une simple remarque

Le tableau ci-dessus donne pour le merlan le prix moyen de 3 fr. le kilo ; pour la sole, le prix de 2 fr. 45. Or, les cours officiels du 30 avril étaient de 2 fr. 50 et 1 fr. 75. Les arrivages sont abondants. Concluez.

C'est l'acheminement méthodique vers les prix qui seront pratiqués pendant les trois jours sans viande, si d'ores et déjà des mesures ne sont prises pour sauvegarder les intérêts économiques de la population. — E. CHABANIER.

## Tous les fumeurs réclament la carte de tabac

Pour une question étudiée, voilà une question bien étudiée : tous les services du ministère des Finances auront, à tour de rôle, envisagé le délicat problème sous toutes ses faces. Ce n'est pas une solution qui a été trouvée, mais bien une douzaine. Toutes ont une faiblesse commune, si l'on en croit les « compétences ».

Quelques municipalités, en province, ont créé des systèmes de répartition qui donnent des résultats appréciables, sinon parfaits.

A Paris, on en est encore aux tâtonnements. Un recensement des fumeurs âgés de plus de seize ans pourrait être pratiqué dans les mairies. Chaque consommateur indiquerait le débitant chez lequel il préférerait s'approvisionner. La répartition du stock disponible serait ainsi facilitée et, s'il en était besoin, la mesure serait complétée par la création d'une feuille de tickets en échange desquels, chaque semaine, les fumeurs recevraient leur petite provision de tabac ou de cigarettes.

Dans les usines et les grands établissements, les coopératives assureraient la répartition, sur les mêmes bases et dans les mêmes conditions.

Tout cela paraît simple... sur le papier, mais



